

Le Devoir – Interview

Romance à l'ombre des pyramides

[MARTIN BILODEAU](#)

Édition du samedi 03 et du dimanche 04 octobre 2009

Mots clés : Patricia Clarkson, Ruba Nadda, Culture, Cinéma, Québec (province)



Tout est parti d'une image: à l'aéroport du Caire, une Occidentale blonde est laissée en plan. Puis, un homme arabe se présente à elle et, ensemble, ils partent vers la ville. Rencontre avec la blonde devant la caméra, Patricia Clarkson, et la brune derrière, Ruba Nadda.

Sortie de l'imagination de la cinéaste canadienne Ruba Nadda, la scène à l'aéroport inaugure *Cairo Time*, un film beau et très émouvant, qui prend l'affiche la semaine prochaine et dans lequel une Canadienne d'adoption, jouée par la brillante Patricia Clarkson, débarquée dans la capitale égyptienne pour y retrouver son mari, apprend que celui-ci, travailleur de l'ONU, est retenu à Gaza. La nouvelle lui est communiquée par l'ami (Alexander Siddig) que ce dernier a envoyé pour l'accueillir à sa descente d'avion et qui, au fil d'une attente prolongée, deviendra son guide dans la ville et fera battre son cœur plus fort que ce qu'elle aurait souhaité au départ.

«J'ai voulu faire un film de style classique, qui rappellerait les tensions et les contraintes de l'époque de Jane Austen», me confiait la cinéaste au cours d'un entretien au Festival international du film de Toronto, où *Cairo Time*, projeté en première mondiale, a reçu le prix du meilleur long métrage canadien. «Le Caire est une ville folle, chaotique, fourmillante. Il y a quelque chose, dans son rythme, qui vous déstabilise complètement. À l'inverse, les Caiotes sont très calmes, savent comment vivre, prennent leur temps. J'ai voulu reproduire ce rythme qui

émerge au milieu du chaos.»

### Situation complexe

Le tumulte extérieur est donc intériorisé par les personnages, qui paradoxalement avancent au ralenti comme le Nil dans la ville, au gré d'une romance qui survient sans qu'on l'ait vue venir, sans non plus qu'on puisse localiser sa source exacte dans le récit. «Dans les films américains habituels, les histoires d'amour visent toujours la gratification instantanée. Celle-ci est axée sur la retenue», précise la cinéaste.

Juliette, c'est le nom de son personnage, n'est pas une femme malheureuse. Son mariage est sans histoire, sa carrière d'éditrice va bon train, ses enfants ont quitté la maison, une nouvelle vie s'annonce pour elle et son mari, dont la deuxième lune de miel au Caire est censée être le point de départ. Patricia Clarkson, rencontrée quelques minutes plus tôt, pense qu'«il n'est pas nécessaire d'être en manque d'amour pour être frappé par lui. Cette femme réservée, silencieuse, se retrouve dans une situation complexe, partagée entre un bon mariage et cet incident sentimental qui la bouleverse».

L'actrice, qui était épatante en mère poule d'Evan Rachel Wood laissant fondre ses glaces dans *Whatever Works* de Woody Allen, est tout le contraire de Juliette. «Au début, je me suis projetée dans elle, je me suis convaincue qu'elle était moi, que j'étais elle. Sur le plateau, je me suis aperçue que ça n'était pas le cas. Qu'il fallait que je devienne Juliette, que je me fasse toute petite pour qu'elle existe. Chaque jour, je me passais au tamis afin d'évacuer ce que je suis. Elle est formelle, retenue, élégante, un peu vieille école et respectueuse de l'étiquette. Pour ma part, je suis une femme du Sud [Clarkson est native de La Nouvelle-Orléans], un peu folle, très extravertie et fonceuse.»

En d'autres mots, Juliette est canadienne, Clarkson, américaine. «Moi, débarquant seule au Caire, ç'aurait été autre chose, dit-elle rieuse en amplifiant son accent du Sud. Où est le bar? Est-ce qu'on trouve du bourbon ici?»

Ruba Nadda, née à Montréal d'une mère palestinienne et d'un père syrien, a beaucoup voyagé dans sa jeunesse avant de se poser à Toronto, il y a dix-neuf ans. Les transports de l'âme, elle connaît, même si elle a quinze ans de moins que son héroïne. «Je pense qu'au fond, elle et moi ne faisons qu'une. Je comprends sa tristesse, son côté décalé, sa solitude. Par ailleurs, mes parents sont des immigrants au Canada et j'ai toujours vu le monde à travers les yeux de ma mère. J'ai grandi entourée de femmes plus âgées et ç'a forgé mon âme. J'ai une vieille âme», conclut celle qui a étudié la littérature victorienne à l'université, études qui ont visiblement imprégné ce *Brief Encounter* mâtiné de *Voyage en Italie*, à la fois hors du temps, anachronique... et problématique, le cinéma contemporain étant peu friand d'histoires centrées sur des personnages d'âge mûr.

Avec le temps

Ses bailleurs de fonds lui ont à maintes reprises suggéré de rajeunir le personnage, sans succès. «Je ne me voyais pas le réécrire pour une femme de 25 ans. Le personnage de Juliette était tellement précis dans mon esprit que c'eût été le trahir. Le fait qu'elle ait cet âge signifie aussi qu'elle a beaucoup plus à perdre. Elle a une histoire, un passé, des enfants, des responsabilités, et un mari avec qui elle a vécu trente ans.»

Fidèle abonnée des seconds rôles (Elegy, Lars and the Real Girl, Dogville, Pieces of April), on n'avait jamais vu Patricia Clarkson porter un film comme elle le fait dans Cairo Time. «Pour une femme d'un certain âge, disons au nord de la quarantaine, les rôles comme celui-ci sont rares et espacés. Si je tourne beaucoup, il faut savoir que je suis l'exception, pas la règle. En vieillissant, les acteurs deviennent meilleurs.

C'est un artisanat -- voire un art lorsque nous arrivons à l'élever à ce niveau -- qu'on maîtrise de mieux en mieux avec la pratique. Alors que les rôles, avec le temps, se font de plus en plus rares. J'ai de la chance parce que, dans ce métier, le travail entraîne le travail, et comme je tourne beaucoup, les réalisateurs me demandent. [...] Les grands cinéastes passent leur temps à regarder des films. Woody Allen a fait appel à moi [pour jouer dans Vicky Cristina Barcelona] parce qu'il m'avait vue dans un autre film. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant.»

Ruba Nadda n'avait jamais rencontré Patricia Clarkson non plus, mais elle savait qu'elle était parfaite pour jouer Juliette. Sa plus grande difficulté n'est pas venue des acteurs, mais des censeurs égyptiens, qui surveillent de près les tournages étrangers. Parce qu'elle s'est associée à un producteur local, qui avait déjà travaillé avec Youssef Chahine, Nadda a obtenu des permis habituellement refusés aux étrangers pour pouvoir tourner aux pyramides, notamment, site d'une importance primordiale dans ce Cairo Time qui n'a rien d'un catalogue touristique. Sur son plateau, néanmoins, une représentante de la censure égyptienne surveillait en permanence et apposait sa signature sur toutes les bobines à destination du Canada. Si bien que durant le week-end Nadda partait en équipe réduite tourner quelques plans problématiques en catimini, histoire de donner une respiration à un film qui a bien failli mourir dans l'œuf.

«Deux semaines avant que nous ne partions pour Le Caire faire la préproduction, le financement s'est écroulé. Je me trouve très chanceuse d'être assise ici pour vous parler de ce film parce qu'il a bien failli ne pas se faire.»

\*\*\*